

PULSATION, TRANSE ET THÉRAPIE ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ

France Schott-Billman

La transe est un état psychique d'union avec des forces «surnaturelles», considérées comme divines dans les sociétés traditionnelles. Certains de leurs membres ont la faculté de se relier avec ces forces, ce sont les guérisseurs, les prêtres, les sorciers, les chamans. Ils dirigent des rites comportant des musiques et des danses qui conduisent à mettre des malades en transe, donc en relation avec ces forces surnaturelles qui les guérissent. Ce mode de thérapie a disparu en Occident, qui a désacralisé les danses. Mais il subsiste et fait même retour de façon spontanée. Nous le revisitons également en danse-rythme-thérapie sans conserver son cadre religieux d'origine.

1. La pulsation

La pulsation en musique est l'unité sonore brève et répétée, universellement présente dans les musiques du monde, et imitant acoustiquement le battement cardiaque par des frappes sur la peau d'un instrument à percussion ou, aujourd'hui le beat électronique.

Les mots pulsation, pouls, poussée, pulsion ont la même racine, indiquant l'idée de quelque chose qui pulse et qui pousse... Exerçant une pression sur les récepteurs sensoriels disséminés sur tout le corps, elle le pousse au mouvement comme le fait la pression interne de la pulsion, cette force semi-psychique semi-somatique selon Freud, donc semi corporelle semi-spirituelle.

La pulsation est universelle, pas seulement parce qu'elle imite le cœur mais aussi parce qu'elle est au fondement de l'humana-isation aussi bien au niveau du groupe que de l'individu.

- Dans la préhistoire elle a permis de passer de la simple frappe de 2 cailloux pour faire du son, comme savent le faire les chimpanzés, à des activités culturelles comme la taille des silex, qui s'effectuait dans une ambiance rythmique, à la fois musculaire, auditive, et visuelle,

née de la répétition des gestes de choc¹ qui permettaient de créer des festons réguliers sur leur bord.

La pulsation a sans doute aussi structuré les tout premiers langages humains, qui étaient probablement rythmés comme le rap d'aujourd'hui: on a trouvé de nombreuses plaquettes paléolithiques gravées de signes parallèles et équidistants, que Leroi-Gourhan interprète comme des supports rythmiques ayant pour fonction de scander² la parole chantée ou psalmodiée.

Mais surtout, son utilisation capitale est celle des mères humaines qui, à chaque génération depuis les débuts de l'humanité pour humaniser l'enfant, c'est-à-dire l'amener à se socialiser, à s'individualiser et à symboliser, en appuyant tout ce processus sur le rythme du cœur qui s'est imprimé dans le fœtus pendant la gestation et reste pour toujours dans la mémoire de tout être humain.

2. Le dionysisme, ancêtre du tarentisme

En Grèce, depuis le 2^e millénaire av. J.C., les cultes de Dionysos, le dieu de la force vitale et de la transe sont accompagnés au tambour. Ses rites conduisent à l'enthousiasme dionysiaque (dieu en soi), que les Grecs, aujourd'hui encore, appellent aussi bien extasis, ce qui montre que la transe est aussi bien une possession, une frénésie qu'une évasion passagère.

Le culte dionysiaque est l'ancêtre du tarentisme, mais aussi du Carnaval, et il est parent des cultes des sociétés polythéistes, dont les dieux sont proches des hommes. Ils utilisent la pulsation et le rythme pour s'incarner en eux et les mettre en transe: état de disparition de l'identité habituelle et apparition d'une autre identité, une nouvelle manifestation, un autre moi....

a. La pulsation

Dionysos n'est pas immortel, il meurt et renaît³, ce qui fait comprendre le sens profond de la pulsation: le battement éternel de la vie est fait d'une alternance de morts et de renaissances, de disparitions et réapparitions traduites dans la pulsation sonore qui est

¹ André Leroi Gourhan, *Le geste et la parole*, Sciences d'aujourd'hui, Paris, Albin Michel, tome 2, 1985, p. 135.

² Leroi-Gourhan, op. cit, Tome 1, p. 266.

³ Dionysos, bien avant J.C, meurt, descend aux Enfers, mais il renaît grâce à son cœur toujours battant, récupéré par Rhéa qui peut ainsi reconstituer son corps.

une alternance de son-silence, transposée dans le geste répétitif: pour revenir à son point de départ, celui-ci doit «mourir, disparaître et renaître», réapparaître. Cette réapparition, renaissance est aussi celle de l'initié qui, en pratiquant les rites des Mystères dionysiaques, meurt à son ancienne vie et renaît à une autre vie. Cette alternance est enivrante, elle suscite la Joie, qui naît du franchissement d'une étape pour conquérir une vie supérieure. La répétition du cycle mort-vie dans la musique et la danse les rend enivrantes.

b. L'expérience de la pulsation dans la danse

L'écoute du cœur :

-Remémoration des souvenirs les plus archaïques, jamais totalement oubliés (refoulement primaire): le concert utérin, le contact et les premiers échanges interhumains avec la mère (le premier autre). C'est donc une remémoration du parcours huma-nisant, du passage nature/culture.

- Joie de se libérer de la mort (à l'ancienne vie, la monotonie du quotidien, les soucis matériels, la solitude) et de renaître en naissant à une autre vie. Cette joie de sortir de soi, exulter, est impossible à contenir, elles se matérialise par des frappes de mains et de pieds. Elle est aussi un rappel de la joie de l'enfant se libérant de la mort psychique, la fusion mortifère à la mère, à la nature (fusion à ses instincts par ex), à l'imaginaire (confusion imaginaire/réalité), pour accéder à l'autonomie, à la culture.

- Synchronie de groupe, qui devient un chœur, ce qui crée un lien affectif puissant entre les membres du groupe, qui bat comme un grand cœur collectif. La danse en groupe à l'unisson crée une extase collective (à la différence de l'extase chama-nique qui est individuelle).

Elle célèbre la joie de la danse, du vin, du chœur chantant-dansant à l'unisson, qui sont des rites permettant de devenir un autre, de s'échapper du quotidien, de voir le monde autrement qu'il n'est.

c. La catharsis

Même si l'expérience de la transe est souvent recherchée pour elle-même, elle est aussi une catharsis, qui est à la base de la thérapie traditionnelle dans les sociétés polythéistes de culture orale.

En effet, l'être humain est impur :

- soit parce qu'il a de mauvais désirs, et il les refoule

- soit à cause du courroux d'un dieu, qui lui envoie une maladie pour le punir de sa négligence du sujet ou pour le punir de la faute d'un ancêtre,

- soit parce qu'il a reçu des mauvais sorts

Il faut donc le purger en offrant à ces 'miasmes' une issue rituelle par la musique, la danse, la poésie, le théâtre, l'alcool, les drogues...

d. L'accès au sens: la symbolisation

La catharsis est un exorcisme. Mais il faut pouvoir se représenter les contenus psychiques pathogènes, les conflits, les émotions négatives. C'est le rôle de la symbolisation, qui, comme le soulignait Freud, leur offre une issue. C'est le rôle de la contemplation de leur représentation dans une oeuvre d'art, qui peut être la poésie, la musique, le théâtre. En effet, les symboles ne sont pas nécessairement des mots, comme dans la psychanalyse. Comme l'a souligné Claude Lévi-Strauss, un symbole peut Tous permettent la catharsis en offrant une telle issue symbolique.

Mais il faut aussi qu'il y ait adorcisme, une réorientation positive du dieu apaisé par le rite (pour la psychanalyse, une réorientation positive de la pulsion pathogène par sa symbolisation qui permet de la sublimer).

Mais la danse, outre sa représentation, offre l'avantage de l'agir.

3. Le traitement des thérapies traditionnelles

La danse des Corybantes est un traitement de l'Antiquité grecque, dont Georges Lapassade et Diego Carpitella ont montré la parenté avec le tarentisme.

Mais c'est aussi le modèle toujours en cours dans les thérapies des sociétés polythéistes aujourd'hui, le vaudou haïtien, le candomblé brésilien etc...

Le mal à traiter n'est pas spécifié par des symptômes précis, il va de crises d'angoisse, de phobies à des troubles somatiques variés...

Puisque la maladie est considérée comme d'origine surnaturelle, il s'agit de diagnostiquer le dieu responsable et cela se fait par la réaction du patient à la musique qui lui est présentée. Si celle d'un dieu X le stimule et provoque une catharsis, cela prouve que le dieu X est responsable du mal. Platon dans l'*Ion* nous dit que les «corybantides n'ont d'oreille que pour un dieu seulement, pour la musique qui appartient au dieu par lequel ils sont possédés. À cet air là, ils répondent librement par le geste et la parole alors qu'ils ignorent tous les autres».

Le rituel se déroulait donc ainsi:

a. Diagnostic musical

b. Sacrifice au dieu ainsi reconnu

c. Rites et danse pour ce dieu qui, apaisé danse dans le corps du malade prendre part.

Socrate et sans doute Platon ont eux-mêmes pris part aux rites corybantiques, sans doute pas par foi religieuse, mais⁴ - au moins comme un organe utile d'hygiène sociale - ils croient du moins que c'est efficace, d'une efficacité qui opère pour le bien des participants. Ainsi, la vieille catharsis magico-religieuse s'est peu à peu détachée de son contexte religieux pour être appliquée dans le domaine de la psychiatrie laïque, et pour suppléer au traitement purement physique employé par les médecines hippocratiques.

4. La répression dans la société occidentale

Malgré tous ces avantages et ses défenseurs, les pratiques dionysiaques ont fait l'objet d'une constante répression.

La première grande répression historique connue vint des autorités romaines en 186 avant Jésus-Christ, lors de la fameuse affaire des Bacchanales qui fit 7000 morts. Tout au long des siècles, la persécution continua, obligeant le culte à prendre des travestissements divers pour déjouer la censure car, pour le peuple, les vieux rites dont l'expérience millénaire avait prouvé le bien-fondé et l'efficacité ne se périmeaient pas. Des cultes de ce type existaient chez tous les peuples européens : Celtes, Saxons ou Germains vénéraient les divinités par des rituels aux contenus très voisins, bien qu'exprimés avec des symboles, des noms différents selon les peuples.

Malgré de dures répressions (voir plus loin), le dionysisme alla toujours croissant dans la société grecque et ne céda qu'avec l'interdiction officielle de 391. Les contenus des Mystères Antiques qui avaient recueilli cet héritage passèrent tout naturellement dans le culte chrétien et y rejoignirent les cultes homologues issus des religions autochtones, elles-mêmes héritières de la religion primitive. Pour la classe paysanne, elle ne paraissait nullement incompatible avec la ferveur de son christianisme. En particulier, dans les églises, les fidèles reprenaient des danses antiques les rondes plus ou moins rapides, les bonds, les balancements, les claquement de mains rythmés, les pas sautillants et les trépignements, les gestes de travail,

⁴ Dodds Eric Robertson, *Les Grecs et l'irrationnel*, Paris, Flammarion, 1984, p. 87.

imitant le paysan conduisant sa charrue, le savetier ou le corroyeur, les gestes des femmes filant la quenouille ou tissant la toile. Ces danses provoquant parfois des trances extatiques, l'église prit rapidement conscience qu'il y avait là un danger de concurrence pour ses propres rites et interdit progressivement les danses.

L'attitude des autorités ecclésiastiques varia selon les époques et les personnes. Dès le 4^{ème} siècle Saint-Augustin condamne la "pestilence" et la "pétulance" des danses païennes et ajoute: «Ce n'est point en dansant mais en priant, ce n'est point en buvant mais en jeûnant... que les martyrs ont remporté la victoire». A la même époque, Saint Basile proteste contre le fait que la danse s'introduise dans les grandes solennités de l'Eglise, en particulier que la Pâque serve de prétexte à de scandaleuses bacchanales. Les interdictions de danser et chanter dans les églises et les cimetières commencèrent à pleuvoir, formulées dans les conciles de toute l'Europe (Tolède et Auxerre au 6^{ème} siècle, Chalon-sur-Saône au 7^{ème}, Avignon, Exeter, Würzburg au 13^{ème}, Tréguier au 14^{ème}, Bâle au 14^{ème}). La répression de la culture paysanne visait spécialement les modes d'expression bruyants, rythmés, collectifs et extatiques ("sataniques" diront les Inquisiteurs) qui régnaient particulièrement dans les grands rassemblements dansants nocturnes des sabbats européens.

5. L'objet de la répression: le démon et l'inconscient

Dionysos est le dieu fou, l'étranger, l'Autre en soi, l'inconscient. L'étrangeté, le mystère de la transe, le changement d'identité fut attribué au démon chrétien, le Diable, ce qui causa l'accusation de paganisme et de diabolisme formulée par les Inquisiteurs. Mais la répression des danses de transe fut donc le fait d'une coalition d'autorités supérieures: l'Eglise, l'Etat et la Raison.

On assiste partout à ce phénomène de diabolisation des dieux précédents. En Haïti le vaudou fut persécuté par les chrétiens.

6. Et aujourd'hui?

La culture populaire est sortie profondément appauvrie de ce traumatisme historique. Le patrimoine de la médecine traditionnelle et des danses thérapeutiques s'est sans doute irrémédiablement perdu. L'Occident a largement détruit la richesse des couches souterraines des anciennes cultures du geste qu'il a refoulées et stérilisées. L'Europe continue, d'ailleurs, à tenter d'expurger de leur ultime "sauvagerie" celles des danses liturgiques païennes qui ont survécu en les rattachant à un saint.

- Les Anastenaria en Grèce

Le rituel thrace d'origine a été christianisé et dédié à St Constantin («Cou de Taureau») et Ste Hélène, sa mère, derrière lesquels on peut reconnaître la Déesse-Mère et son parèdre le dieu-taureau.

- La "Madonna dell' Arco" en Italie du Sud, près de Naples, est célébrée chaque lundi de Pâques : des milliers de pèlerins arrivent en courant pieds nus au sanctuaire de la Madone où ils s'effondrent en transe, comme foudroyés par sa présence, lorsqu'ils franchissent le seuil de l'église. Jusqu'à présent rien, malgré les réticences et les réformes émanant du Vatican qui cherche à proscrire ce type de phénomènes, n'a pu empêcher les fidèles de la Madone de venir de toute l'Italie pour ce rite dont l'origine remonte sans doute aux Mystères antiques.

- Le tarentisme en Italie du Sud

Rituel de possession survivant en Campanie, Calabre, Pouilles, Terre d'Otrante. On attribue la maladie à la morsure d'une araignée qui provoquait un état de souffrance psychophysique: regard hébété, migraines, nausées, douleurs articulaires dans tout le corps, vomissements, états léthargiques suivant l'agitation et la frénésie, priapisme chez les hommes et délire érotisant chez les femmes.

Le diagnostic se fait par la musique et la thérapie, selon l'analyse anthropologique de Diego Carpitella est un exorcisme choréo-musical comparable à celui des Corybantes, mais aussi à des pratiques contemporaines comme la derdeba maghrébine, le zar éthiopien ou le ndoep sénégalais. Gilbert Rouget confirme: le culte thérapeutique des jnoun, comme de la tarentule, appartient au domaine de la religion populaire, et on rencontre ces pratiques des rives européennes de la Méditerranée jusqu'au Golfe de Guinée.

Ernesto de Martino rapproche le balancement, sur la corde ou d'autres instruments de suspension motrice comme la balançoire ou le berceau, à un aiôresis symbolique des tarentulés (l'aiôresis est le mouvement produit par le sujet assis sur une balançoire) (image présente dans certains mythes grecs anciens).

- La danse de St Guy

Cette chorée, née en Alsace se répandit rapidement, comme une épidémie de gestes saccadés et anarchiques. C'est une des «manies dansantes» qui parcoururent toute l'Europe à la fin du Moyen Âge. Les malades dansent sans cesse, avec des secousses de bras et de jambes qui provoquent des gesticulations involontaires. On en attribua la cause à St Guy et on l'appela la danse de St Guy. Les symptômes se

ressentaient particulièrement à l'approche de la fête du saint: grande angoisse, et troubles variés qui étaient attribués à un état de possession.

Mais la croyance au mal de saint, très répandue dans le peuple, suppose que le saint peut aussi bien guérir qu'infliger la maladie. Il est ambivalent, comme Dionysos qui peut rendre fou et guérir par le rituel dansé. St Guy Martyr sicilien de l'époque de l'empereur Dioclétien (3e s. ap. JC), persécuteur de chrétiens. A 12 ans, il fait déjà des miracles: la main du gouverneur qui veut le fouetter se paralyse, il guérit le fils de Dioclétien qui était possédé par un démon (donc épileptique), il est emprisonné mais les chaînes tombent, puis jeté dans un chaudron posé sur le feu, mais il en ressort intact etc...⁵ Il était invoqué en Italie contre les morsures de tarentule et les piqûres de serpents. Ses reliques passaient pour guérir spécialement les maladies d'origine démoniaque. Au 9e s. son culte se répand dans toute l'Allemagne où il devint un des 14 saints auxiliaires comme protecteur des épileptiques, puis gagne l'Europe de l'Est. Le diagnostic d'un mal de saint permet de donner du sens à la maladie. Puis de guérir à travers un rite de réconciliation avec lui, les pèlerinages dansants. Les symptômes réapparaissent tous les ans à l'approche de la fête de Saint Guy. Les malades avaient alors recours au pèlerinage, malades invoquaient St Guy ou St Jean-Baptiste et se rendaient à leurs sanctuaires pour danser. Ils y venaient se faire délivrer de leur folie. La guérison ne peut être obtenue que par les danses. Elles duraient 3 heures et ensuite les patients étaient tranquilles pendant une année. La danse de St Guy (ou St Vito en Italie) a perduré au Luxembourg où chaque mardi de Pentecôte des milliers de pèlerins entrent en dansant dans l'église de St Willibrod à Echternach pour soigner des malaises de toutes sortes ou les prévenir. Ils sont guéris par la danse, mais temporairement: il faut recommencer l'année suivante.

Ne croyons pas que la mise au pas de la danse ait cessé dans la société occidentale de l'ère industrielle si l'on en croit Pierre Legendre. En Occident, la répression a été relayée par "le goût bourgeois radicalement antipopulaire et acharné contre la manifestation vulgaire"⁶.

⁵ Ce qui fait de lui également le patron des chaudronniers et des danseurs!

⁶ Pierre Legendre, *La passion d'être un autre. Étude pour la danse*, Paris, Seuil, 2000.

Conclusion

De nos jours, la société ne peut plus faire taire l'aspiration à la pulsation, support de transe et on la voit resurgir en force dans le besoin de se fondre dans la pulsation et l'extase collective. Le corps avait besoin de se "débrider", de libérer des pulsions, de retrouver de l'énergie que les danses "noires", les danses "chaudes" offraient à revendre dans des structures immédiatement habitables. Elles permirent aux Européens de retrouver une "primitivité" oubliée.

Aujourd'hui, les formes de danse bruyantes et répétitives dérangent toujours et sont souvent mal tolérées, la répression pouvant prendre la forme "musclée" des descentes de police dans les "rave-parties" ou celle, plus larvée, d'un mépris élitiste pour ces activités "groupales". Certains semblent encore désireux d'en faire un simple calmant social, comme ce à quoi, par exemple, ils voudraient réduire le "rap", un peu trop complice de la violence qu'il doit canaliser. Alors qu'il serait sans doute préférable, au vu des violences qui marquent ce siècle, de cesser de refouler la transe et de comprendre sa nécessité.

